

texte 6

# Stupeur et tremblements

En 1990, Amélie Nothomb est engagée comme interprète dans une entreprise japonaise. Elle croit que son rêve va enfin se réaliser ! Elle a étudié pour obtenir cet emploi, elle possède les compétences requises pour l'occuper et elle a le goût de vivre dans ce pays qu'elle considère comme « idyllique ». Dans l'extrait présenté ci-dessous, elle relate ses premières journées de travail, laissant les lecteurs dans le doute quant à la part de fiction et de réalité que contient son histoire...

## *Après le rêve...*

Monsieur Haneda était le supérieur de monsieur Omochi, qui était le supérieur de monsieur Saito, qui était le supérieur de mademoiselle Mori, qui était ma supérieure. Et moi, je n'étais la supérieure de personne.

On pourrait dire les choses autrement. J'étais aux ordres de mademoi-  
5 selle Mori, qui était aux ordres de monsieur Saito, et ainsi de suite, avec cette  
précision que les ordres pouvaient, en aval, sauter les échelons hiérarchiques.

Donc, dans la compagnie Yumimoto, j'étais aux ordres de tout le monde.

Le 8 janvier 1990, l'ascenseur me cracha au dernier étage de l'immeuble Yumimoto. La fenêtre, au bout du hall, m'aspira comme l'eût fait le hublot

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

10 brisé d'un avion. Loin, très loin, il y avait la ville – si loin que je doutais d'y avoir jamais mis les pieds.

Je ne songeai même pas qu'il eût fallu me présenter à la réception. En vérité, il n'y avait dans ma tête aucune pensée, rien que la fascination pour le vide, par la baie vitrée.

15 Une voix rauque finit par prononcer mon nom, derrière moi. Je me retournai. Un homme d'une cinquantaine d'années, petit, maigre et laid, me regardait avec mécontentement.

— Pourquoi n'avez-vous pas averti la réceptionniste de votre arrivée ? me demanda-t-il.

20 Je ne trouvai rien à répondre et ne répondis rien. J'inclinai la tête et les épaules, constatant qu'en une dizaine de minutes, sans avoir prononcé un seul mot, j'avais déjà produit une mauvaise impression, le jour de mon entrée dans la compagnie Yumimoto.

L'homme me dit qu'il s'appelait monsieur Saito. Il me conduisit à travers  
25 d'innombrables et immenses salles, dans lesquelles il me présenta à des hordes de gens, dont j'oubliais les noms au fur et à mesure qu'il les énonçait.

Il m'introduisit ensuite dans le bureau où siégeait son supérieur, monsieur Omochi, qui était énorme et effrayant, ce qui prouvait qu'il était le vice-président.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

30 Puis il me montra une porte et m’annonça d’un air solennel que, derrière elle, il y avait monsieur Haneda, le président. Il allait de soi qu’il ne fallait pas songer à le rencontrer.

Enfin, il me guida jusqu’à une salle gigantesque dans laquelle travaillaient une quarantaine de personnes. Il me désigna ma place, qui était juste en face  
35 de celle de ma supérieure directe, mademoiselle Mori. Cette dernière était en réunion et me rejoindrait en début d’après-midi.

Monsieur Saito me présenta brièvement à l’assemblée. Après quoi, il me demanda si j’aimais les défis. Il était clair que je n’avais pas le droit de répondre par la négative.

40 — Oui, dis-je.

Ce fut le premier mot que je prononçai dans la compagnie. Jusque-là, je m’étais contentée d’incliner la tête.

Le « défi » que me proposa monsieur Saito consistait à accepter l’invitation d’un certain Adam Johnson à jouer au golf avec lui, le dimanche suivant. Il  
45 fallait que j’écrive une lettre en anglais à ce monsieur pour le lui signifier.

— Qui est Adam Johnson ? eus-je la sottise de demander.

Mon supérieur soupira avec exaspération et ne répondit pas. Était-il aberrant d’ignorer qui était monsieur Johnson, ou alors ma question était-elle indiscreète ? Je ne le sus jamais – et ne sus jamais qui était Adam Johnson.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

50 L'exercice me parut facile. Je m'assis et écrivis une lettre cordiale : monsieur Saito se réjouissait à l'idée de jouer au golf le dimanche suivant avec monsieur Johnson et lui envoyait ses amitiés. Je l'apportai à mon supérieur.

Monsieur Saito lut mon travail, poussa un petit cri méprisant et le déchira :

— Recommencez.

55 Je pensai que j'avais été trop aimable ou familière avec Adam Johnson et je rédigeai un texte froid et distant : monsieur Saito prenait acte de la décision de monsieur Johnson et conformément à ses volontés jouerait au golf avec lui.

Mon supérieur lut mon travail, poussa un petit cri méprisant et le déchira :

60 — Recommencez.

J'eus envie de demander où était mon erreur, mais il était clair que mon chef ne tolérait pas les questions, comme l'avait prouvé sa réaction à mon investigation au sujet du destinataire. Il fallait donc que je trouve par moi-même quel langage tenir au mystérieux Adam Johnson.

65 Je passai les heures qui suivirent à rédiger des missives à ce joueur de golf. Monsieur Saito rythmait ma production en la déchirant, sans autre commentaire que ce cri qui devait être un refrain. Il me fallait à chaque fois inventer une formulation nouvelle.

Il y avait à cet exercice un côté : « Belle marquise, vos beaux yeux me font

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

70 mourir d’amour» qui ne manquait pas de sel. J’explorais des catégories grammaticales en mutation : «Et si Adam Johnson devenait le verbe, dimanche prochain le sujet, jouer au golf le complément d’objet et monsieur Saito l’adverbe ? Dimanche prochain accepte avec joie de venir Adamjohnsoner un jouer au golf monsieurSaitoment. Et pan dans l’œil d’Aristote<sup>1</sup> ! »

75 Je commençais à m’amuser quand mon supérieur m’interrompit. Il déchira la énième lettre sans même la lire et me dit que mademoiselle Mori était arrivée.

— Vous travaillerez avec elle cet après-midi. Entre-temps, allez me chercher un café.

80 Il était déjà quatorze heures. Mes gammes épistolaires m’avaient tant absorbée que je n’avais pas songé à faire la moindre pause.

Je posai la tasse sur le bureau de monsieur Saito et me retournai. Une fille haute et longue comme un arc marcha vers moi.

Toujours, quand je repense à Fubuki, je revois l’arc nippon<sup>2</sup>, plus grand  
85 qu’un homme. C’est pourquoi j’ai baptisé la compagnie « Yumimoto », c’est-à-dire « les choses de l’arc ».

1. Aristote : philosophe grec (384-322 avant notre ère) qui a eu une très grande influence sur la pensée occidentale, et ce jusqu’à la Renaissance.
2. Arc nippon : arc traditionnel japonais fabriqué de bambou et caractérisé par sa très grande taille (plus de deux mètres).

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

Et quand je vois un arc, toujours, je repense à Fubuki, plus grande qu'un homme.

— Mademoiselle Mori ?

90 — Appelez-moi Fubuki.

Je n'écoutais plus ce qu'elle me disait. Mademoiselle Mori mesurait au moins un mètre quatre-vingts, taille que peu d'hommes japonais atteignent. Elle était svelte et gracieuse à ravir, malgré la raideur nippone à laquelle elle devait sacrifier. Mais ce qui me pétrifiait, c'était la splendeur de son visage.

95 Elle me parlait, j'entendais le son de sa voix douce et pleine d'intelligence. Elle me montrait des dossiers, m'expliquait de quoi il s'agissait, elle souriait. Je ne m'apercevais pas que je ne l'écoutais pas.

Ensuite, elle m'invita à lire les documents qu'elle avait préparés sur mon bureau qui faisait face au sien. Elle s'assit et commença à travailler. Je feuilletai docilement les paperasses qu'elle m'avait données à méditer. Il s'agissait de règlements, d'énumérations.

Deux mètres devant moi, le spectacle de son visage était captivant. Ses paupières baissées sur ses chiffres l'empêchaient de voir que je l'étudiais. Elle avait le plus beau nez du monde, le nez japonais, ce nez inimitable, aux nari-  
105 nes délicates et reconnaissables entre mille. Tous les Nippons n'ont pas ce nez

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter***Manuel A, Lecture,*  
séquence narrative, pages 41 à 47

# Stupeur et tremblements

mais, si quelqu'un a ce nez, il ne peut être que d'origine nippone. Si Cléopâtre avait eu ce nez, la géographie de la planète en eût pris un sacré coup.

Le soir, il eût fallu être mesquine pour songer qu'aucune des compétences pour lesquelles on m'avait engagée ne m'avait servi. Après tout, ce que j'avais  
110 voulu, c'était travailler dans une entreprise japonaise. J'y étais.

J'avais eu l'impression de passer une excellente journée. Les jours qui suivirent confirmèrent cette impression.

Je ne comprenais toujours pas quel était mon rôle dans cette entreprise ; cela m'indifférait. Monsieur Saito semblait me trouver consternante ; cela  
115 m'indifférait plus encore. J'étais enchantée de ma collègue. Son amitié me paraissait une raison plus que suffisante pour passer dix heures par jour au sein de la compagnie Yumimoto.

Son teint à la fois blanc et mat était celui dont parle si bien Tanizaki<sup>3</sup>. Fubuki incarnait à la perfection la beauté nippone, à la stupéfiante exception de sa  
120 taille. Son visage l'apparentait à « l'œillet du vieux Japon », symbole de la noble fille du temps jadis : posé sur cette silhouette immense, il était destiné à dominer le monde.

3. Junichirō Tanizaki (1886-1965) : célèbre romancier japonais dont l'œuvre est influencée par ses rapports avec l'Occident.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter***Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

Yumimoto était l'une des plus grandes compagnies de l'univers. Monsieur Haneda en dirigeait la section Import-Export, qui achetait et vendait  
125 tout ce qui existait à travers la planète entière.

Le catalogue Import-Export de Yumimoto était la version titanesque de celui de Prévert<sup>4</sup> : depuis l'emmental finlandais jusqu'à la soude singapourienne en passant par la fibre optique canadienne, le pneu français et le jute togolais, rien n'y échappait.

130 L'argent, chez Yumimoto, dépassait l'entendement humain. À partir d'une certaine accumulation de zéros, les montants quittaient le domaine des nombres pour entrer dans celui de l'art abstrait. Je me demandais s'il existait, au sein de la compagnie, un être capable de se réjouir d'avoir gagné cent millions de yens<sup>5</sup>, ou de déplorer la perte d'une somme équivalente.

135 Les employés de Yumimoto, comme les zéros, ne prenaient leur valeur que derrière les autres chiffres. Tous, sauf moi, qui n'atteignais même pas le pouvoir du zéro.

Les jours s'écoulaient et je ne servais toujours à rien. Cela ne me dérangeait pas outre mesure. J'avais l'impression que l'on m'avait oubliée, ce qui n'était  
140 pas désagréable. Assise à mon bureau, je lisais et relisais les documents que

4. Catalogue de Prévert (ou catalogue à la Prévert) : expression qui désigne une réunion d'objets sans rapport apparent les uns avec les autres.

5. Cent million de yens : somme équivalant à environ 1,3 million de dollars canadiens.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

Fubuki avait mis à ma disposition. Ils étaient prodigieusement inintéressants, à l'exception de l'un d'entre eux, qui répertoriait les membres de la compagnie Yumimoto : y étaient inscrits leurs nom, prénom, date et lieu de naissance, le nom du conjoint éventuel et des enfants avec, pour chacun, la date  
145 de naissance.

En soi, ces renseignements n'avaient rien de fascinant. Mais quand on a très faim, un croûton de pain devient alléchant : dans l'état de désœuvrement et d'inanition où mon cerveau se trouvait, cette liste me parut croustillante comme un magazine à scandale. En vérité, c'était la seule paperasse que je  
150 comprenais.

Pour avoir l'air de travailler, je décidai de l'apprendre par cœur. Il y avait une centaine de noms. La plupart étaient mariés et pères ou mères de famille, ce qui rendait ma tâche plus difficile.

J'étudiais : ma figure était tour à tour penchée sur la matière puis relevée  
155 pour que je récite à l'intérieur de ma boîte noire. Quand je redressais la tête, mon regard tombait toujours sur le visage de Fubuki, assise face à moi.

Monsieur Saito ne me demandait plus d'écrire des lettres à Adam Johnson, ni à personne d'autre. D'ailleurs, il ne me demandait rien, sauf de lui apporter des tasses de café.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter***Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

160 Rien n'était plus normal, quand on débutait dans une compagnie nippone, que de commencer par l'ôchakumi – «la fonction de l'honorable thé». Je pris ce rôle d'autant plus au sérieux que c'était le seul qui m'était dévolu.

Très vite, je connus les habitudes de chacun : pour monsieur Saito, dès huit heures trente, un café noir. Pour monsieur Unaji, un café au lait, deux  
165 sucres, à dix heures. Pour monsieur Mizuno, un gobelet de Coca par heure. Pour monsieur Okada, à dix-sept heures, un thé anglais avec un nuage de lait. Pour Fubuki, un thé vert à neuf heures, un café noir à douze heures, un thé vert à quinze heures et un dernier café noir à dix-neuf heures – elle me remerciait à chaque fois avec une politesse charmante.

170 Cette humble tâche se révéla le premier instrument de ma perte.

Un matin, monsieur Saito me signala que le vice-président recevait dans son bureau une importante délégation d'une firme amie :

— Café pour vingt personnes.

J'entrai chez monsieur Omochi avec mon grand plateau et je fus plus que  
175 parfaite : je servis chaque tasse avec une humilité appuyée, psalmodiant les plus raffinées des formules d'usage, baissant les yeux et m'inclinant. S'il existait un ordre du mérite de l'ôchakumi, il eût dû m'être décerné.

Plusieurs heures après, la délégation s'en alla. La voix tonitruante de

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

l'énorme monsieur Omochi cria :

180 — Saito-san<sup>6</sup>!

Je vis monsieur Saito se lever d'un bond, devenir livide et courir dans l'autre du vice-président. Les hurlements de l'obèse résonnèrent derrière le mur. On ne comprenait pas ce qu'il disait, mais cela n'avait pas l'air gentil.

Monsieur Saito revint, le visage décomposé. Je ressentis pour lui une sottise  
185 bouffée de tendresse en pensant qu'il pesait le tiers de son agresseur. Ce fut alors qu'il m'appela, sur un ton furieux.

Je le suivis jusqu'à un bureau vide. Il me parla avec une colère qui le rendait bègue :

— Vous avez profondément indisposé la délégation de la firme amie !  
190 Vous avez servi le café avec des formules qui suggéraient que vous parliez le japonais à la perfection !

— Mais je ne le parle pas si mal, Saito-san.

— Taisez-vous ! De quel droit vous défendez-vous ? Monsieur Omochi est très fâché contre vous. Vous avez créé une ambiance exécrationnelle dans la  
195 réunion de ce matin : comment nos partenaires auraient-ils pu se sentir en confiance, avec une Blanche qui comprenait leur langue ? À partir de mainte-

6. -san : suffixe de la langue japonaise utilisé pour souligner un rapport hiérarchique de même niveau ou supérieur. Équivaut à Monsieur ou Madame, en français.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter**

*Manuel A, Lecture,  
séquence narrative, pages 41 à 47*

# Stupeur et tremblements

nant, vous ne parlez plus japonais.

Je le regardai avec des yeux ronds.

— Pardon ?

200 — Vous ne connaissez plus le japonais. C'est clair ?

— Enfin, c'est pour ma connaissance de votre langue que Yumimoto m'a engagée !

— Cela m'est égal. Je vous donne l'ordre de ne plus comprendre le japonais.

— C'est impossible. Personne ne peut obéir à un ordre pareil.

205 — Il y a toujours moyen d'obéir. C'est ce que les cerveaux occidentaux devraient comprendre.

« Nous y voici », pensai-je avant de reprendre :

— Le cerveau nippon est probablement capable de se forcer à oublier une langue. Le cerveau occidental n'en a pas les moyens.

210 Cet argument extravagant parut recevable à monsieur Saito.

— Essayez quand même. Au moins, faites semblant. J'ai reçu des ordres à votre sujet. Est-ce que c'est entendu ?

Le ton était sec et cassant.

Quand je rejoignis mon bureau, je devais tirer une drôle de tête, car

215 Fubuki eut pour moi un regard doux et inquiet. Je restai longtemps prostrée, à me demander quelle attitude adopter.

texte 6 (suite)

**Fiche 3A Textes à annoter***Manuel A, Lecture,*  
séquence narrative, pages 41 à 47

# Stupeur et tremblements

Présenter ma démission eût été le plus logique. Pourtant, je ne pouvais  
me résoudre à cette idée. Aux yeux d'un Occidental, ce n'eût rien eu d'infamant ;  
aux yeux d'un Japonais, c'eût été perdre la face. J'étais dans la compagnie  
220 depuis un mois à peine. Or, j'avais signé un contrat d'un an. Partir après si  
peu de temps m'eût couverte d'opprobre, à leurs yeux comme aux miens.

D'autant que je n'avais aucune envie de m'en aller. Je m'étais quand même  
donné du mal pour entrer dans cette compagnie : j'avais étudié la langue  
tokyoïte des affaires, j'avais passé des tests. Certes, je n'avais jamais eu l'ambition  
225 de devenir un foudre de guerre du commerce international, mais j'avais tou-  
jours éprouvé le désir de vivre dans ce pays auquel je vouais un culte depuis  
les premiers souvenirs idylliques que j'avais gardés de ma petite enfance.

Je resterais.

Amélie NOTHOMB, *Stupeur et tremblements*, coll. Le livre de poche,  
Paris, © Éditions Albin Michel, 2007, p. 9-21.